

Une enfance à l'eau bénite de Denise Bombardier

Yvon Bernier

Numéro 39, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40077ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bernier, Y. (1985). Compte rendu de [*Une enfance à l'eau bénite* de Denise Bombardier]. *Lettres québécoises*, (39), 26–27.

par Yvon Bernier

Une enfance à l'eau bénite

de Denise Bombardier

(Éd. du Seuil)

Il y a beaucoup à parier que l'ouvrage le plus éreinté de la saison littéraire sera *Une enfance à l'eau bénite* de Denise Bombardier. On peut regretter cependant que cet enthousiasme assez général des critiques dans la démolition soit inspiré par l'auteur, et la personnalité diversement appréciée qu'on lui sait, plutôt que par l'oeuvre elle-même. En effet, le «roman» que vient de faire paraître en France cette figure connue du petit écran suscite ici une hargne qui sent à plein nez le règlement de comptes, et dont les motifs sont tout sauf littéraires. C'est manifestement l'animatrice de la télévision qu'on vise la plupart du temps à travers le livre, ce qui ressemble fort à de la mauvaise foi à son égard à partir du moment où elle fait oeuvre d'écrivain comme n'importe qui d'autre. Pourtant, *Une enfance à l'eau bénite* est loin d'être, il s'en faut, un récit dénué d'intérêt, et on voudrait que les écrivains dits de la modernité, par exemple, intéressent au même degré et de la même façon.

Si *Une enfance à l'eau bénite* se présente comme un roman, il sied d'abord de ne pas se laisser abuser par cette étiquette. Il s'agit de toute évidence d'une autobiographie à peine déguisée tellement le voile romanesque qui enveloppe ces éléments d'une vie se révèle diaphane. À vrai dire, la pertinence de l'étiquette importe assez peu dans les circonstances puisque toute existence évoquée rétrospectivement suppose un tri et une organisation des faits qui ressortissent l'un et l'autre à la fiction. Pour peu qu'on ait jamais été attentif au fonctionnement capricieux de la mémoire — et l'on se trouve ici devant un étonnant phé-

nomène de mémoire — on sait que toute reconstruction du passé, fût-il le plus intime, comporte des artifices. Toute vie vécue s'accompagne d'une part de vie rêvée qui se superpose à la première, s'y amalgame et finit par s'y fondre de manière telle qu'il n'y a plus moyen de démêler le vrai du faux ou tout au moins du fictif.

Au demeurant, l'utilisation ambiguë qui est faite du mot «roman», curieusement réservé en l'occurrence à la seule couverture (on notera au passage que, dans le cas des romans d'Anne Hébert ou de Jacques Godbout parus chez le même éditeur, le mot est toujours repris sur la page de titre, ce qu'on a négligé assez significativement de faire cette fois), invite discrètement à considérer *Une enfance à l'eau bénite* comme une autobiographie qui n'ose pas s'avouer tout à fait. En somme, c'est du côté de Gabrielle Roy et de son admirable autobiographie posthume, *La Détresse et l'enchantement*, que penche le récit de Denise Bombardier, ce qui l'éloigne d'autant du cycle romanesque de Michel Tremblay qui tourne, dirait-on, en eau de boudin avec *Des nouvelles d'Édouard*. Toutefois, au plan des filiations plus étroites, c'est irrésistiblement à Claire Martin que l'on pense, car *Une enfance à l'eau bénite*, par le ton aussi bien que par l'importance accordée à la figure du père et aux religieuses qui ont formé l'enfant, puis l'adolescente, s'inscrit nettement dans la foulée de *Dans un gant de fer* et de *La Joue droite*.

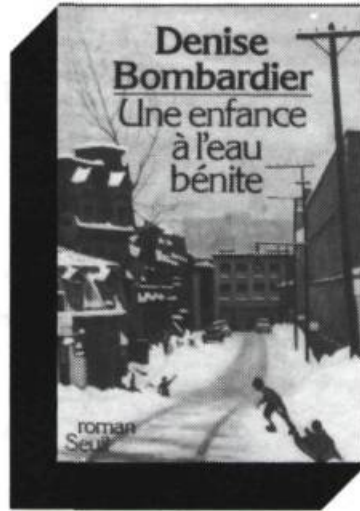
Le livre est constitué d'un court prologue suivi de onze chapitres. Comme

l'ouverture d'un opéra ou d'un oratorio, les deux pages et demie de ce prologue sont conçues de manière à plonger immédiatement le lecteur dans l'atmosphère du récit qui va suivre. Aussi les principaux thèmes de l'ouvrage y figurent-ils presque tous, quelquefois en filigrane certes, mais virtuellement riches des gloses futures: le sentiment de culpabilité suscité par un enseignement religieux axé exagérément sur l'impureté, et la solitude morale qui en découle; la honte infligée par l'infériorité sociale ressentie en face des Anglais avec lesquels on pactise néanmoins, et l'irréligion du père particulièrement infamante à cette époque; l'hypocrisie engendrée par le désir de la mère, légitime au fond, de faire accéder sa fille à une condition supérieure à la sienne, etc. Enfin, en guise de coup d'envoi et comme pour endosser ce qui précède, une phrase initiale qui sent la bravade et ne saurait mieux convenir à un début de confession: «J'ai fait ma première communion en état de péché mortel.»

Les sept premiers chapitres (p. 12 à 148) d'*Une enfance à l'eau bénite* correspondent en gros, selon un découpage qu'il est permis de trouver un peu systématique, à chacune des années du cours primaire — sauf le tout premier. Celui-ci, en effet, s'attarde à ce que Mauriac a appelé les «commencements». Il évoque, sur fond de guerre et de considérations historico-sociales, quelques réminiscences de la petite enfance: la peur du père, l'obsession de l'argent, la vie entendue comme une bataille à livrer incessamment, etc., de même que le «garçon manqué» qu'est alors l'auteur; en outre, il rend hommage au clan maternel des femmes aimantes, à la haute figure de la grand-mère en particulier, qui constituent un heureux antidote à l'univers masculin. Enfin, ce chapitre d'introduction fait la part généreuse aux tracasseries qui forment l'étoffe des jours: le froid imputable à la mesquinerie paternelle en matière de chauffage, les vêtements qui engoncent, le sexe prisonnier d'usages puritains, l'alcool générateur d'agressivité où la vérité trouve quelquefois son compte, mais il n'oublie pas pour autant les petits bonheurs qui sont comme une revanche prise sur ce quotidien. Toutes choses qui, d'entrée de jeu, établissent les assises du récit et en déterminent l'atmosphère et la pente.

Les autres chapitres, mis à part les passages consacrés à la famille ou étrangers à l'école, portent essentiellement sur les années du cours primaire. Pendant les deux premières, vécues dans une atmosphère de religiosité odorante où les soeurs aimées jusqu'à l'adoration sont perçues comme de purs esprits, c'est en quelque sorte l'époque de la lune de miel, malgré la méfiance progressive qui s'installe à l'égard du corps à la faveur d'un enseignement rigoriste, les affres de la confession et les petites humiliations. En fait, la passion d'apprendre et de réussir l'emporte sur tout le reste et permet d'oublier, si elle ne les efface pas de la mémoire, les contrariétés éprouvées. Malheureusement, en troisième année, la façade du bel édifice se lézarde à cause d'une institutrice obsédée qui rebute l'enfant par sa sottise. Au grand désespoir de la mère, les succès scolaires entrent provisoirement en veilleuse; les vacances d'été qui suivent coïncideront pour leur part avec une douloureuse prise de conscience. Une fois traversée cette crise, l'enfant retrouve sa ferveur intellectuelle de naguère, devient la préférée de plus d'une institutrice, ce qui n'est pas sans éveiller la jalousie. À travers une foule d'incidents tour à tour drôles et affligeants, elle se dirige allégrement vers la fin des études primaires.

Les quatre derniers chapitres (p. 149 à 223) racontent d'abord l'état de complète euphorie dans lequel l'écolière quitte le cours primaire afin d'entreprendre ces études classiques que la tradition réservait plutôt aux garçons. On devine sa fierté de se distinguer ainsi, de faire en quelque sorte figure d'élue, ce qu'affirme du reste la supérieure de l'institution privée qui l'accueille et prêche là à son insu une convertie. Par excès de confiance, l'adolescente étudie distraitemment et table de façon abusive sur sa facilité naturelle. Le premier bulletin la plongera dans la stupéfaction et elle ne se remettra plus de ce mauvais départ par la suite. Faut-il imputer à l'«âge ingrat» le comportement que dès lors elle adopte? Lectures interdites, contestation religieuse, curiosité «malsaine», toutes audaces qui restent au fond timides et auxquelles seul un nez des plus fins pourrait trouver une odeur de soufre. Naïve, elle l'est à un degré qu'on ne se représente pas: les questions d'un confesseur, par ce qu'elles l'obligent à imaginer du comportement sexuel, la laissent suffoquée, la conduite de certaines de ses compa-



gnés aussi à l'occasion de soirées mondaines. Finalement, à l'issue d'un itinéraire malaisé, elle refusera un dimanche d'aller à la messe et croira de ce fait avoir commencé à vivre, engagée qu'elle est désormais sur les chemins de la liberté.

Est-il besoin de préciser que ce bref résumé un peu sec ne rend pas justice au récit, infiniment plus charnu, de Denise Bombardier? On voudrait pouvoir faire écho à tant de passages hauts en relief que, faute d'espace, on doit sacrifier ici. L'on songe à l'invraisemblable présence de l'enfant de quatre ans à ces parties de poker dont raffole sa tante, à la presque épique séance d'ablation des amygdales, aux humiliants cours de diction donnés par une Française que remplacera Mme Audet, à l'incontrôlable envie de faire pipi qui se termine en catastrophe, aux boniments ahurissants des religieuses retour d'Afrique ou de Chine et devenues propagandistes de l'oeuvre de la Sainte-Enfance, à l'identification passionnée bien qu'éphémère à Maria Goretti, à la réaction pathétique au phénomène des menstruations porté à sa connaissance avant l'heure, aux révélations troublantes sur la chair que lui apportent con-



Denise Bombardier

fesseurs et prédicateurs, etc. Bref, ces épisodes et bien d'autres encore enrichissent la trame d'un ouvrage à l'égard duquel tout résumé ne peut avoir, c'est forcé, qu'un caractère de fâcheuse réduction.

S'il est vrai qu'on éprouve plus de plaisir à reconnaître qu'à connaître, alors *Une enfance à l'eau bénite* satisfera un grand nombre de lecteurs parmi les aînés de l'auteur et les personnes qui appartiennent sensiblement à la même génération qu'elle. L'enfance et l'adolescence qu'elle exhume, ainsi que le climat familial et social qu'elle recrée afin de les mettre «en situation», logent en effet à une enseigne familière à beaucoup au Québec, ce qui ne doit en aucun cas être entendu comme un reproche de manque d'originalité. Pour ce qui concerne la génération née avec la révolution tranquille, et qui fait aisément des contemporains de Duplessis et de Ramsès II sous le fallacieux prétexte qu'ils sont morts, elle trouvera assurément qu'*Une enfance à l'eau bénite* relève de quelque entreprise paléontologique. Mais qu'elle se rassure, une telle lecture lui fait tout au plus courir le risque d'un agréable étonnement ou d'on ne sait quel plaisir démodé un rien pervers.

Au résultat, à la fois par la matière et par la manière, *Une enfance à l'eau bénite* s'avère un livre digne d'intérêt. Les quelques petites réserves qui viennent à l'esprit en cours de lecture se rapportent surtout au ton, quelquefois un peu didactique, et à l'écriture qui par moments se révèle trop linéaire. On voudrait en effet que Denise Bombardier use davantage de ces formules percutantes pleines d'allègre férocité qu'on trouve à foison chez Claire Martin et qui arrachent au lecteur un grand rire salubre au beau milieu de situations presque tragiques. À vrai dire, c'est peut-être le sens aigu de l'absurde que possède son aînée qui lui fait défaut. Pour ce qui a trait à l'audace dans la confiance, cependant, la cadette n'en manque pas: il fallait du courage pour relater certains épisodes grotesques, peu flatteurs pour son image ou sa famille, qu'elle eût pu fort bien escamoter. Aussi s'étonne-t-on de voir certains lui refuser, sur le terrain miné de la confession, ce qu'on accorde si facilement à Marguerite Duras dans *L'Amant*, court récit qui ne gagnerait pas à être plus long. Avoir deux poids et deux mesures, comme tout cela est d'ici! □